

L'Histoire – pour quoi faire ?

Introduction

La société postmoderne se caractérise comme un tissu hétérogène, inclinée à mettre en question tout ce qui l'entoure. Ainsi, les concepts historiques, philosophiques et éthiques sont-ils incessamment confrontés à de différents rapports au Réel qui, lui, les constitua à travers l'histoire en tant que phénomènes universels. Ceux qui s'adonnaient à l'écriture de l'histoire, étaient principalement préoccupés du fait de l'écrire et non pas de la rechercher et évitaient ainsi l'interrogation théorique. La recherche de l'histoire fut élevée au niveau professionnel dans les années où Hegel réfléchissait non seulement sur sa classification théorique en tant que forme de connaissance indépendante d'autres disciplines proto-scientifiques, mais encore sur la définition de sa relation avec l'art, la science, la philosophie et la religion. C'était alors justement cette transformation-là de l'histoire d'un domaine d'études plutôt généralisé, pratiqué par des amateurs et des bouquinistes, en discipline professionnelle qui marqua le décollage final de l'historiographie par rapport aux spéculations infinies des « philosophes-historiens ». Des chaires d'histoire furent installées au sein des universités, les étudiants pouvaient passer des examens, les corps professoraux constituaient une certaine version de clergé historiographique s'occupant de la valorisation ainsi que du développement d'une historiographie socialement responsable. Or, la recherche historique eut beau atteindre un certain niveau professionnel, l'outil théorique de sa pratique demeura flou et imprécis. La transformation de la pensée historique d'une activité nuancée d'amateurisme en celle professionnelle et surtout professionnalisée resta aux abords de la révolution des sciences ayant enveloppé la physique, la chimie et la biologie. L'introduction des novices dans la pratique historique consistait tout d'abord dans le fait d'avoir recours à des techniques philologiques les plus raffinées souvent accompagnées d'avertissements obligatoires, ce dont l'œuvre d'un bon historien ne devait jamais demeurer dépourvue.

Le procédé en question veilla finalement à ce que de maints clichés prissent pied, parmi lesquels celui sur la fission de l'historiographie et non seulement de la métaphysique mais également de la religion apportèrent à la diffusion de l'idée sur l'incompatibilité de la connaissance historique et du procédé de recherche historique en tant que tel. L'écriture historique serait plutôt à comprendre comme un tissu de science et d'art. L'historien ayant décidé de s'occuper de la narration historique dut se tenir à une recherche menée d'une manière scientifique pour pouvoir enfin présenter les résultats de sa recherche aux lecteurs ; cette présentation devrait quand même se dérouler de façon artistique, littéraire. On se mit tout à fait d'accord que l'écriture historique n'était pas une science rigide, reposant sur les lois à respecter bien précises ou bien étant capable d'en créer d'autres, telle la physique ou la chimie. Par conséquent, l'histoire ne fut pas du tout perçue comme science positive, et l'historien dut se satisfaire d'une conception empirique et inductive de sa tâche qu'il accomplissait dans le style de Roger Bacon, ce qui dégrada l'histoire au niveau d'une science pré-newtoniste.

À la recherche de la scientificité de l'Histoire

Au sein de l'introduction du premier cahier d'*English Historical Review*, on a la possibilité de lire les mots suivants : « Loin de nous adonner à définir la vraie histoire comme ennuyeuse, nous sommes plutôt d'avis que l'histoire ennuyeuse demeure une histoire bien médiocre, et nous estimerions le mieux les collaborateurs qui pourraient présenter leurs recherches sous une forme claire, efficace mais surtout convaincante. » Le compromis postulait qu'au dénouement de la rupture entre les sciences rigides (positives) et les arts libres (romantiques) lors de la première partie du XIX^e siècle, l'historiographie pourrait occuper un espace neutre, à travers lequel les deux cultures s'uniraient et contribueraient à l'atteinte des buts d'une société civilisée.

Selon la revue, ce sont deux approches qui prédominent au milieu du XIX^e siècle : la première renvoie à la rédaction de l'histoire en tant que commentaire des événements politiques de l'époque dont elle fait partie, tandis que l'autre remonte plus en haut en se concentrant sur tous les événements possibles qui au sein d'une certaine époque se sont déroulés. De l'autre côté, la revue, elle, prend du recul envers ces deux formulations et souligne que toutes rédactions dites historiques traitant des controverses contemporaines seront rejetées. En plus, la rigidité méthodique, pour laquelle la revue en question plaidait le plus, ainsi que l'appel aux approches scientifiques de l'histoire, constituent la partie principale de la revue sans que personne ne sache vraiment en quoi cette approche consiste.

Afin de rendre claire une autre approche de l'histoire de l'époque et de la manière dont elle devait être professionnalisée, je me permets de vous présenter une autre source traitant de ce sujet. Il s'agit de la *Historische Zeitschrift* dont la préface parvint à éveiller mon intérêt. Elle reformule les thèses de la revue britannique et représente l'histoire en tant que continuum scientifique. En plus, la revue allemande soutient l'histoire dont les intentions ne se trouvent pas dans les limites d'une science antiquaire ou politique ou, mieux dit, l'histoire n'a pas la permission de se soumettre à de telles bornes. D'un côté, la tâche de l'histoire n'est pas à être trouvée dans le domaine du politique, ce qui comprendrait une approche consistant plutôt en une description minutieuse des questions de la politique moderne. En même temps, les termes comme le féodalisme, qui ne font qu'asséner à la vie en pleine évolution des éléments bel et bien disparus, le « radicalisme », qui sous-entend le conflit des pensées tyranniques personnelles et du procédé organisationnel de toute société, le « ultramontanisme », se référant au développement spirituel d'une certaine autorité en dehors les limites de l'Eglise ; tout cela sert de preuve que la professionnalisation du métier historique comprenait tout un éventail d'implications politiques, tandis que la « théorie », sur laquelle reposerait la scientificité de l'histoire, n'est rien d'autre qu'une idéologie du domaine du milieu du spectre social dont les limites sont représentées par les libéraux d'un côté et les conservatifs de l'autre.

Ainsi, les philosophes et les historiens allemands et français, qui frôlaient le côté gauche de la structure politique de l'époque, étaient-ils victimes des persécutions remontant tout en haut de l'échelle politique, sociale et intellectuelle. Déjà en 1818, Victor Cousin et François Guizot furent éloignés de la Sorbonne pour avoir instruit leurs étudiants en leur transmettant des « idées » au lieu des « faits ». Ludwig Feuerbach et David Friedrich Strauß connurent le même destin à Berlin. En 1850, la France tombait lentement dans l'obscurité du régime napoléonien et la liberté d'instruction fut abolie dans le but de protéger la population des idées du socialisme et de l'athéisme. Michelet, Edgar Quinet ainsi que le poète polonais Adam Mickiewicz furent renvoyés, la lecture et la distribution de « livres dangereux » furent interdites, et les

gouvernements reprochaient aux historiens de ne pas avoir respecté la loi de la chronologie pendant la rédaction de leurs ouvrages.

Néanmoins, la période entre 1821, l'année où apparut *La tâche de l'historien* (*Über die Aufgabe des Geschichtsschreibers*) de Wilhelm von Humboldt, et 1868, où Gustav Droysen rédigea son *Histoire* (*Historik*), il y avait tout un éventail d'ouvrages qui virent la lumière du jour. C'était l'époque où les quatre maîtres de l'écriture historique s'adonnaient à leurs passions. Le premier parmi eux à être mentionné serait surtout Jules Michelet, génie de l'École romantique de l'écriture historique ; ensuite, Leopold von Ranke, fondateur de l'École historique, historien par excellence et exemple révélateur de l'historiographie académique ; Alexis de Tocqueville, fondateur de l'histoire sociale et prédécesseur des sociologues modernes, tels Emile Durkheim et Max Weber ; et Jacob Burckhardt enfin, historien des arts archétypiques, représentant de l'historiographie esthétique et du style impressionniste dans la représentation historique.

Avant de nous attaquer au noyau de cet exposé, je me permettrais de dire un mot à propos le rôle de l'histoire, décrit et promu par Hegel. La question principale liée à ce sujet, que j'aimerais bien aborder, est la différence entre l'historiographie et la philosophie de l'histoire. Dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire* (*Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*), Hegel essaye de justifier un type de la réflexion historique qu'il considère unique dans son genre concernant l'époque moderne. La philosophie de l'histoire serait donc à définir en tant qu'explication des principes représentant la base de l'historiographie « réfléchissante » et de ses applications systématiques dans le domaine d'une théorie universelle. Les historiens ne sont pas appelés à rédiger l'histoire universelle ; cette tâche, ils doivent la laisser aux philosophes, qui, par conséquent, apporteraient à la compréhension du contenu théorique de l'histoire « réfléchissante », dont les principes épistémologiques, esthétiques et éthiques seraient élevés au niveau de conscience afin de pouvoir être appliqués sur le problème de l'histoire de l'humanité.

Il est quand même à remarquer que cette différenciation entre les deux principes historiques et proto-scientifiques n'était pas comprise dans tout son ensemble par les historiens du XIX^e siècle ou, si ce fut le cas qu'elle était comprise, on la rejetait. Pour la plupart d'entre eux, l'histoire philosophique ne représentait qu'un essai de construction d'un certain schéma, créé au préalable par une pensée dite apriorique. La « méthode historique », décrite ainsi par les rédacteurs de l'histoire au XIX^e siècle, consistait dans le fait d'entrer, dépourvu de tout préjugé, dans les archives, d'étudier les sources y abritées et d'en extraire les événements historiques certifiés par les documents consultés afin de les résumer de la façon que la narration elle-même devînt une explication des événements passés. Donc, l'idée fondamentale serait, pour ainsi dire, de dériver l'explication des sources pour enfin faire apparaître sa signification sous forme de narration.

De l'autre côté, la tâche de l'historien consisterait plutôt à aborder la matière à référer sans aucune allusion idéologique, en prenant un certain recul de toute reformulation des faits qu'il étudie. Par conséquent, lorsque le passé coïncide avec la vérité qui l'enveloppe, l'explication est automatiquement libérée de la narration, telle la forme du paysage sur une carte géographique minutieusement rédigée. La vraie explication est donc à trouver dans la façon dont l'événement, lui, est représenté ; ce ne sont pas seulement les détails qui y jouent un rôle essentiel, mais également le transfert du message qui est à réaliser au niveau le plus convaincant possible. Cependant, il est à remarquer que la minutie dans la représentation des détails est souvent confondue avec la vérité des faits. En effet, les historiens ne se rendent pas compte que la signification de l'histoire soit à comprendre en tant que produit du modelage narratif, issu sous

forme de type d'un certain procédé de narration et qui est également choisi par le rédacteur lui-même. Cette dernière pensée renvoie indubitablement à la thèse d'Immanuel Kant qui suggère que toute question sur l'histoire ainsi que toutes les pensées que ce problème implique, se trouvent prises dans une antinomie inévitable, qui oppose d'un côté la thèse que l'histoire suit un cours régulier explicable rationnellement ; de l'autre côté, il suggère l'antithèse qui veut que celle-ci soit le règne du hasard et de la liberté sans lois, voire un chaos inintelligible. Quoiqu'il admette que l'histoire, en dépit de son désordre apparent, ait « un plan caché de la nature » dont le but est de développer l'ensemble des dispositions morales de l'humanité, il est difficile de ne pas observer le développement d'un procédé historique qui s'éloigne de toute science tout en pénétrant dans le domaine de la littérature du romantisme. Il s'agit donc d'une thèse qui nous ouvrirait la voie vers la conclusion que l'importance de toute explication est sans doute liée à sa structure narrative.

Le contrepoint narratif

En nous approchant du noyau du sujet, dont le sujet principal est Jules Michelet, l'un des rois de l'historiographie moderne, il faut souligner le fait que ce qui lui attribue le titre royal au sein du domaine historiographique, soit sans doute la contribution de celui-ci à la recherche et à la présentation des événements historiques, qui, dans ses ouvrages, apparaissent teints d'une nuance romantique au sens littéraire et philosophique du terme. Michelet, lui, en tant qu'historiographe, est également sujet d'un essai de Roland Barthes, intitulé *Michelet, l'Histoire et la Mort*, où Barthes, lui, élabore le procédé de Michelet dont il eut recours lors de la rédaction de ses ouvrages. Chez Michelet, « l'Histoire meurt », accentue Barthes, et ce qu'il entend sous le terme « Histoire », est tout ce qui connaît une apogée pour enfin se précipiter et s'écrouler. L'Histoire est soumise à une dégradation continue, elle se dissipe sous une vaste surface de procédés narratifs ; par conséquent, un nouvel enchaînement des éléments à l'instar d'un tissu bien stabilisé et consolidé est réduit au pur hasard de l'imagination des lecteurs : « ils souffrent, demeurent passionnés, peinent, espèrent », suivent l'auteur à travers de vastes plaines invisibles de l'univers historiographique, rendu inerte par la narration. Bien que Michelet n'ait résolu de faire partie de l'éventail des auteurs romantiques, dans son œuvre il est remarquable la réduction, voire la dégradation de l'historiographie à la narration poétique des faits, un procédé qui lui fut propre dû au fait qu'il croyait avoir découvert et fondé une impression poétique par rapport à la compréhension « réaliste » du monde. S'il est à croire au contenu des lettres de Michelet, le mouvement romantique n'eut aucune influence sur sa création parce qu'il était, comme il le dit, « occupé dans les archives afin que ses pensées ainsi que ses connaissances pussent se fondre et se mélanger à la méthode historique » qu'il surnomma la « méthode de concentration et de réflexion », un procédé représenté en tant que « flamme, assez forte, qui ferait dissiper toutes les inégalités afin de rendre à l'histoire l'unité perdue qu'elle connaissait lors de sa vie. » Quoi qu'il en soit, cette méthode ne consiste en rien d'autre qu'en déploiement des implications d'une représentation métaphorique, qui, en outre, rend possible aux historiens de s'identifier avec le passé, lui donner un second souffle pour enfin pouvoir le revivre dans sa totalité.

Cette présentation de l'identification est justement le facteur qui lui permet de réclamer le statut de vérité scientifique pour ses descriptions, une exigence qui l'approche de Giambattista Vico, ayant exigé le prédicat de scientificité pour sa conception « poétique » de l'histoire. Selon Barthes, la perception de l'histoire de Vico, quoique très similaire à celle de Michelet, connaît une distinction nette par rapport au concept proposé par Michelet : chez Vico, « l'Histoire suit », écrit Barthes, « des tours et des retours. » L'humanité passe par trois phases identiques (théocratie, hérocratie et démocratie) articulées comme des pièces d'une mécanique universelle : l'Histoire n'a plus qu'à rouler sur elle-même. Chez Michelet, « il faut sans cesse qu'elle meure. » La mort dont Barthes nous parle est évoquée par la perception de ce que l'histoire doit ou devrait être ou de ce qu'elle est invitée à représenter. Or, tout ce qu'il y a d'unique en son genre concernant l'histoire, Michelet est toujours en train de l'observer en tant que caractère unique de la totalité et non pas des constituants formant cette même totalité ; l'individualité des constituants ne serait donc que pure apparence : leur signification est assurée par leur statut de symboles de l'unité, à laquelle tout aspire – dans l'Histoire tout comme dans la Nature, et c'est justement cette aspiration qui sert de meilleure preuve que la totalité ne constitue pas un but mais un état qui attend d'être décrit. Par conséquent, Barthes y dégage tout un ensemble d'éléments homogènes qui incorporent l'idée d'une dégradation continue ; alors que les Etats de Vico

« s'anéantissent », ceux de Michelet « se dégradent », finissent par être absorbés par les remous du procédé littéraire balzacien des héros s'étant détériorés. Les terminaisons que Michelet annonce à l'instar des terminaisons des symphonies de Beethoven apparaissent alors comme des moments historiques privilégiés, invoqués par les éléments du récit micheletiste où « il y a tout un pathétique de l'acheminement : la fatigue, l'espoir, le procédé de l'annonciation d'un événement crucial. » En plus, l'ordre des événements n'est ni logique ni chronologique, mais il est déterminé par des « circonstances géographiques. »

Le récit micheletiste repose donc sur deux procédés différents : tout d'abord, l'historien doit écrire son histoire d'une telle façon qu'il ressuscite la concrétisation de la totalité à laquelle tout aspire, tandis que de l'autre côté, l'apparition historique doit être mesurée par rapport à sa contribution à la concrétisation du but ou, autrement dit, jusqu'au point où la concrétisation, elle, s'oppose à cette même contribution. Michelet décide par conséquent de choisir la structure romanesque.

En tant que narrateur, Michelet a recours à des tactiques dualistes, et tout comme au sein de tout système dualiste il n'y existe même pas dans le sien la possibilité d'interpréter le procès historique du côté dialectique ou bien sous une forme se développant incessamment vers un but voulu. Il est donc facile d'y discerner le changement dramatique des pouvoirs du Mal et du Bien ou de la Vertu, de la Tyrannie et de la Justice, de l'Amour et de la Haine, tous enchaînés par de brefs moments de liaison. Le modèle que je viens de proposer est identifiable dans son *Histoire de la Révolution française*, l'un de ses ouvrages les plus connus, où la manière de représentation métaphorique ainsi que le mythe d'idylle s'épanouissent sans bornes. Le portrait de l'esprit de la Révolution, qu'il nous propose, et qui envahit la France dans les premières années du soulèvement contre la monarchie corrompue, serait facilement à interpréter comme miroitement des identifications métaphoriques commençant sous forme de la caractérisation de l'esprit en tant que « surgissement de la lumière » et de sa délivrance des griffes de l'obscurité, passant par la description de l'impulsion « naturelle » du peuple français à une certaine fraternité qui, lui, sort victorieux du conflit contre les forces « artificielles » qui lui s'opposaient, pour enfin connaître sa terminaison purement symbolique. Le procédé mentionné n'est qu'à observer comme résultat de l'écriture micheletiste auquel nous pourrions attribuer le nom de « nouveau éveil. » Or, cette conception du « nouveau éveil » comprend non seulement une structure narrative de l'action proposée, modelée par l'historiographie de Michelet, mais également des stratégies de narration qui y sont appliquées. Je me permettrais également d'y ajouter l'image du marquage de la Révolution en tant que telle, que Michelet lie au concept de naissance ; le procédé quand même, dont il a recours, et dont, en outre, Barthes discerna les caractéristiques principales, est plus une césarienne qu'un simple accouchement.

La question qui, étonnamment, ne se pose qu'en cas de difficultés identitaires au sein d'un certain système conceptuel, est donc la survie de l'Histoire textuelle, ce qu'elle est en première ligne. Dans son *Discours de l'histoire*, Roland Barthes n'est pas susceptible de se priver de l'idée sur l'Histoire sous forme de texte, devenant dépourvu de signification à travers l'intervention des signes du langage ce qui est à noter dans toutes les histoires ou les présentations d'une certaine culture. Dû à ce fait, l'écriture sur les pratiques et les événements culturels ne peut plus être aperçue comme une prise de notes de manière objective. Produit de l'écriture, la signification de l'Histoire se dissipe : elle ne devient qu'un texte ressemblant à une surface bien polie, un assemblage de signes – l'Histoire ne documente plus le Réel, mais elle produit l'incompréhensible.

La décadence de la narration historique

La thèse de Barthes renvoie clairement à la conception de l'Histoire rédigée par Hayden White qui nie toute existence de l'Histoire en tant qu'elle-même : il propose le concept d'une discipline qui irait au-delà de l'Histoire se rapprochant de la métafiction ou bien de la métanarration – il s'agit de la métahistoire, une des philosophies de l'histoire traitant des principes qui mènent au développement historique ; ce rapport, elle le constitue à travers les narrations étant à l'origine de ce procédé. La thèse de White demeure ainsi dans le même champ abstrait que la pensée de Barthes – une histoire objective n'est qu'un tissu de différentes impossibilités, une illusion. Les divagations de l'Histoire sont surtout à se présenter dans une approche dialectique : le discours historique et la narration sur les événements ne représentent aucune différence entre eux-mêmes et leurs traits communs peuvent être discernés au sein de tout texte littéraire.

La métahistoire pose donc tout un éventail de questions sur le pouvoir de représenter, sur l'influence idéologique sur la narration et – ce qui constitue le noyau de la théorie de Barthes – sur l'acte d'écrire. Louis Althusser s'aperçut lui aussi à quel point la vie culturelle et historique s'entrelacent dans le concept idéologique qui, en outre, ne serait pas seulement à l'origine des moyens et des façons de contextualisation, mais réglerait également la dissipation ainsi que l'authentification du sens dans le cadre social. L'idée de jouissance, conçue chez Barthes comme un but surtout critique, aurait pour prémisse le recul du sens étant devenu secondaire à cause de la vacuité des signes, de leur impossibilité de se représenter en dehors d'un système conventionnel – et alors arbitraire – de représentation qui les produit en ne s'éloignant point de sa propre logique culturelle. Ainsi, est-ce la jouissance elle-même qui fait vaciller l'Histoire textuelle et ses propositions.

La tâche de l'histoire semble donc trop lourde et l'histoire elle-même demeure alors trop souple pour pouvoir pénétrer dans le noyau de la matière qu'elle est censée aborder et analyser. La raison en est tout à fait évidente – l'histoire que nous connaissons, qui nous a été et qui nous est continuellement présentée en tant qu'histoire n'est alors rien d'autre que l'histoire de l'Histoire. L'étymologie du mot en tant que tel nous est bien claire, et la preuve que l'histoire ne peut point se débarrasser des traits de caractère lui attribués dès sa naissance, serait également le mouvement *New historicism* aux Etats-Unis, appelé aussi *Cultural Poetics*. Le postulat lacanien sur la fiction du langage est un autre élément incontestable qui me vient à l'esprit lorsque je tâche à soutenir la thèse, pour vaine et vague qu'elle me semble en ce moment, que l'histoire n'est pas une pure illusion ; qu'est-ce qu'on aperçoit dans l'histoire ? Ce sont des particularités qui émergent : « d'abord tel peuple, puis tel autre, telle époque, tel système, toujours des particularités », dit Cousin dans son ouvrage *Cours de l'histoire de la philosophie*. L'existence de tout élément est réglée par l'omniprésence des particularités gênantes : « Toute particularité naît, et par conséquent finit. Donc, toute particularité est vaine ; donc vous n'apercevez dans l'histoire que des illusions, en même temps que sous un autre point de vue vous n'y apercevez que des vérités. » L'histoire serait donc à définir comme une machinerie de successions de vérités et d'erreurs. Le langage, lui, ne remédie donc pas du tout à cet inconvénient ; en plus, il l'accroît soumettant tout discours à l'idée qu'il n'est gagné que par l'imaginaire et l'e fictionnel : « C'est bien le malheur (mais aussi peut-être la volupté) du langage de ne pouvoir s'authentifier lui-même. Le noème du langage est peut-être cette impuissance, ou, pour parler positivement : le langage est par nature, fictionnel », remarqua Barthes dans *La Chambre Claire* : les frontières entre

discours de vérité et discours de fiction n'ont plus lieu d'être ; tout est fiction selon cette perspective ; de même, tout système idéologique, et l'Histoire ainsi que l'historiographie le sont bel et bien, se construit à la manière d'un roman car les systèmes idéologiques sont des fictions.

La narration est donc le constituant principal de l'historiographie, mais elle est également l'élément qui prive celle-ci de sa substance en la projetant ainsi dans la sphère littéraire, dans un univers de fiction et romanesque, voire métaphorique. L'Histoire demeure alors plus un spectacle qu'un mouvement ; les historiens s'adonnent à la position de supervisibilité qui leur permet d'ordonner les éléments qu'ils abordent, ils prennent la position de Dieu, d'un créateur suprême, et s'attaquent à la Création afin de se placer ainsi au-dessus et au centre de la substance historique – « l'Historien survole des événements, les déplace, les dote d'une signification, les possède », projette des catégories divines sur lui en devenant co-créateur de tout ce qu'il raconte, ce qui lui rend possible de saisir un dévoilement des structures qui font apparition. Barthes en demeure complètement abasourdi et fait référence à la description du roi français Louis XI, proposée par Michelet : « Lorsqu'il décrit Louis XI, Michelet est lié passivement à tout ce qu'il considère étant un choix nécessaire pouvant se trouver dans son Tableau. » La totalité non seulement du Roi, mais également de sa figure est atteinte à travers sa perception en tant que « objet désiré et jamais comme objet raconté » ; avant de se livrer avec ardeur à la présentation de ce roi de France, un fantôme de ce même roi hante déjà l'esprit et les idées de Michelet, et c'est ce fantôme qui sera présenté et décrit et non pas le roi tel qu'il fut en vérité. De même, la description de la Flandre du XV^e siècle démontre l'ubiquité de Michelet ; toutes les circonstances des événements qui y eurent lieu lui sont connues, il projette des visions et des visions vers l'avenir et s'installe dans le rôle d'un narrateur omniprésent et omniscient, un procédé qui est à rapprocher de ceux de Balzac ou de Zola ; ceci serait bien un truisme, mais il faudrait quand même le souligner. Un autre problème qui donne voie libre aux discussions est que le récit micheletiste prône implicitement une certaine ouverture de l'Histoire ; l'ondulation de ses récits qui consiste en des « remontées et les stations » au sein de son discours « qui s'achemine toujours vers un étalement et demeure ouvert » - jamais un chapitre de Michelet « n'est complètement clos et conclusif. » L'ouverture des chapitres n'apparaît alors que comme un abîme insondable où toute interprétation est destinée à se précipiter ; le nombre d'interprétations demeure infini, tout lecteur est invité à déployer les moyens de son imagination afin d'échafauder des squelettes vagabonds, dépourvus de toute dimension charnelle, réduits à une plasticité mosaïque, qui danseraient leur propre danse macabre aux rythmes de menuets courtois.

Au fur et à mesure que la fin de ce bref discours s'annonce, j'aimerais approcher la conclusion de celui-ci en recourant à une autre pensée barthésienne. Or, la condition physique attribuant à tout personnage historique un sorte de caractère rend possible la liaison entre les personnages eux-mêmes et les lecteurs ; « c'est ainsi que les corps sont ressuscités » ; il faut engager l'historien et son lecteur dans la participation au récit historique dont les protagonistes invitent à des réactions ambiguës et disharmonieuses ; la répulsion intime reste toujours un procédé dont les historiens ont recours dans le but d'éveiller les sentiments des lecteurs qui sont alors invités à juger les personnages historiques plongés ainsi dans l'océan de toute caractérisation personnelle entreprise par le lecteur ; la question qui se pose renvoie à la dichotomie du récit et de l'Histoire – la dissipation des limites entre les deux entraîne la pénétration du procédé littéraire dans l'essence de l'Histoire qui alors devient un tissu enflant et croissant dû à la multiplication dialectique des événements historiques se transformant au fur et à mesure en de récits romanesques similaires au jeu de tarot. La comparaison de la rédaction de

textes historiques au jeu de tarot ajoute une portion d'humour pointu à la déconstruction du piédestal de l'Histoire – du langage.

L'Histoire, va-t-elle toucher à sa fin ou l'a-t-elle déjà fait ? Les idées de se délivrer des vieilles autorités traditionnelles et des influences du passé sur nos pensées et attitudes, rassemblées sous les ailes du finisme en matière philosophique, s'intègrent parfaitement au mouvement culturel du postmodernisme. Fukuyama nous assène le fait que l'Histoire a bien cessé d'exister après la chute du Mur de Berlin, après quoi l'humanité toute entière, ayant atteint le dernier point idéologique de son évolution, peut vivre en paix dans un système démocratique, libéral et capitaliste. C'est grâce à Derrida et à sa critique, selon laquelle le concept de Fukuyama n'essaie que de propager une certaine tromperie ayant pour but de sauver le projet de démocratie encore toujours en développement et incomplet, que de telles turpitudes n'ont pas pris pied. De l'autre côté, Baudrillard se réfère à l'Histoire qu'il observe comme source de tous les malheurs humains, et il appelle à l'abolition de celle-ci ; c'est justement qu'au sein de l'Histoire nous nous restons inaccessibles, mais en supprimant l'Histoire, nous supprimons également l'inaccessibilité (la vieille nostalgie envers le bon vieux drame entre le « sujet » et le « objet » reste quand même bel et bien en vie). Tout en plaidant pour l'apolitisme, les critiques de Baudrillard ont remarqué que, en acceptant la position de celui-ci, abolir l'Histoire signifierait en même temps faire disparaître toute possibilité pour des changements politiques. Enfin, la présentation de la fin de l'histoire donnée par Jean-François Lyotard semble plutôt lugubre par rapport aux autres vu qu'en même temps, elle implique la fin du monde. Cependant, c'est justement Lyotard qui nous est le plus intéressant à cause de sa critique des métanarrations ou, comme il les appelle, des « grandes histoires. », désignant par l'un de ces deux termes les théories universelles comme le marxisme ou l'hégélianisme. Les théories universelles prétendent qu'elles peuvent donner l'explication de tous les phénomènes de sorte qu'elles les adaptent à leurs propres systèmes ; le marxisme, par exemple, discerne dans l'histoire des hommes une bataille continue entre de différentes classes sociales, ce qui, en outre, lui rend impossible de se diriger sa concentration vers d'autres indifférences sociales, apparaissant négligées et en arrière-plan par rapport au fait d'observation central du marxisme. Toutes les métanarrations demeurent aujourd'hui vaines et dépourvues de toute crédibilité car la position de scepticisme est plus que désirable dans l'ère postmoderne. Les métanarrations de ce genre ne doivent plus être sujet de discussions, leur crédibilité doit être questionnée après quoi elles doivent faire face à une ignorance sans condition. La question qui se pose logiquement est alors – l'Histoire, est-elle aussi l'une des métanarrations toujours en vie ?

L'Histoire, elle, est alors condamnée à tâtonner dans le brouillard entre science ou bien métahistoire d'une part et du métaphorique d'autre part. Devrait-elle être aperçue comme ensemble de plusieurs sciences, du marxisme par exemple, qui, après la coupure épistémologique proposée par Althusser, évolua du niveau idéologique au scientifique, étudiant les relations humaines et en devenant ainsi source de « vérités », et non plus d'interprétations, ou assumer plutôt un rôle conciliant la science et le métaphorique sous condition qu'elle renonce à ses aspirations scientifiques ? Une chose est sûre, et Barthes l'a remarquée d'une manière pointue – elle tourne sur elle-même ; par conséquent, elle demeure éternelle, provocante, elle s'élève à une source inépuisable de tout un éventail d'explications et d'interprétations qui connaissent leurs naissances répétées justement dans le métaphorique et le romanesque. Le point faible de l'Histoire et qu'elle est accessible à tous, à tout lecteur disposant d'un certain modèle culturel, social et politique qui lui est propre ce qui la fait également le phénomène, une science ou proto-science, une métaphore, un concept philosophique le plus dangereux au monde.

Bibliographie

BARTHES, Roland, « Michelet, l'Histoire et la Mort », *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

BARTHES, Roland, « Les révolutions suivent-elles des lois ? ». *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

BARTHES, Roland, « Le discours de l'histoire », *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

GIL, Marie, *Roland Barthes. Au lieu de la vie*, Paris, Flammarion, 2012.

WHITE, Hayden, *Metahistory. Die historische Einbildungskraft im 19. Jahrhundert in Europa*, traduit par Peter Kohlhaas, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2008.

WHITE, Hayden, *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1990.

Index

- ALTHUSSER, Louis : 9, 11
BACON, Roger : 1
BARTHES, Roland : 7-11
BAUDRILLARD, Jean : 11
BURCKHARDT, Jacob : 4
COUSIN, Victor : 3, 9
DE BALZAC, Honoré : 8, 10
DE TOCQUEVILLE, Alexis : 4
DERRIDA, Jacques : 11
DROYSEN, Gustav : 4
DURKHEIM, Émile : 4
FEUERBACH, Ludwig : 3
FUKUYAMA, Francis : 11
GUIZOT, François : 3
HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich : 4
KANT, Immanuel : 5
Louis XI : 10
LYOTARD, Jean-François : 11
MICHELET, Jules : 3, 4, 7-8, 10
MICKIEWICZ, Adam : 3
QUINET, Edgar : 3
STRAUß, David Friedrich : 3
VAN BEETHOVEN, Ludwig : 8
VON HUMBOLDT, Wilhelm : 4
VON RANKE, Leopold : 4
WEBER, Max : 4
WHITE, Hayden : 9
ZOLA, Émile : 10

Table des matières

Introduction	1
À la recherche de la scientificité de l'Histoire	3
Le contrepoint narratif	7
La décadence de la narration historique	9
Bibliographie	12
Index des noms	13
Table des matières	14